

« POUR TRADUIRE, IL FAUT DEVENIR UN AUTRE »

Auteur d'une dizaine d'essais et traducteur de plus de 300 titres, Pierre-Emmanuel Dauzat se saisit de la polémique autour de la poétesse Amanda Gorman pour cerner les enjeux actuels de sa discipline.

Loin des contingences du petit monde intellectuel parisien, il vit sur l'une des sept collines de Nîmes, retranché sur son Aventin. Pierre-Emmanuel Dauzat, l'un des plus grands traducteurs contemporains, est un solitaire magnifiquement entouré de 50000 livres, qui dort peu, lit et écrit comme un forçat, les yeux abîmés par l'étude à l'ancienne et rédimés par la médecine de pointe. Accompagné dans ses travaux érudits par son épouse Aude de Saint-Loup, il fréquente comme il respire les auteurs grecs et latins, la Bible et les Pères de l'Église, Shakespeare et Leibnitz, James Joyce ou Roger Caillios. Sur les kilomètres d'étagères, des ouvrages dans une quinzaine de langues que Pierre-Emmanuel Dauzat ne parle pas, mais fait vivre dans les pages de ses traductions. C'est la singularité de ce savant, qui ne manie pas les langues étrangères à l'oral tel l'habituel polyglotte, mais les apprivoise et les cerne à l'écrit par un travail acharné. Dauzat a ainsi traduit des œuvres du slovène, de l'ourdou ou de l'indonésien. L'hébreu biblique est devenu au fil des années sa « langue maternelle », couplée à son élan vers le judaïsme. C'est grâce à son inlassable médiation – près de 400 ouvrages traduits – que les lecteurs français ont lu les historiens Ian Kershaw ou Yuval Noah Harari, la romancière irlandaise Edna O'Brien ou le puits de science George Steiner, devenu son ami proche.

LA VIE. Comment réagissez-vous face à la polémique qui a suivi la traduction en néerlandais et en catalan de la poésie d'Amanda Gorman ?

PIERRE-EMMANUEL DAUZAT. Je suis assez consterné par cette histoire. Quelles que soient les qualités de départ du traducteur ou de la traductrice, ce sont les qualités de son travail à l'arrivée qui comptent. Que le traducteur soit blanc, vert ou noir, peu importe : c'est ce qu'il parvient à offrir au terme de son chantier qui est

important. La couleur de peau n'est pas une compétence – même si l'on peut s'interroger sur les qualités nécessaires pour traduire. La traduction est d'abord une question d'envie. Au nom de quoi quelqu'un à la couleur de peau noire posséderait-il une aptitude particulière pour traduire un auteur afro-américain ? Il aurait prétendument le même ressenti ? Mais alors tous les Français seraient Rimbaud, c'est absurde... Pour traduire, il faut être capable d'être un autre, donc n'importe qui. Le génie de la traduction, c'est que l'on peut tout y découvrir, tout devenir.

« Qui peut traduire qui ? » vous semble donc une mauvaise question ?

P.-E.D. Mais quel est l'intérêt de traduire ce qui vous ressemble ? En traduction, on change un homme en femme, on change de pays, on change d'âge, on devient une ribambelle de personnages en même temps. C'est le seul sens que je puisse donner au « *je est un autre* » de Rimbaud. Le poète n'était pas traducteur, mais je pense qu'il en rêvait ! J'ai toujours considéré que faire de la traduction, c'est changer de peau. Le hasard de la naissance m'a fait homme, et c'est formidable de pouvoir devenir une femme par mon métier. J'ai adoré traduire les auteures, même si cela suppose un travail sur soi considérable. Il faut vouloir progresser dans ce qui est une errance vers l'autre. La traduction est un défi, le besoin d'être un autre et de penser autrement. Pourquoi passer une vie à traduire si c'est pour rester un petit Français blanc de classe moyenne qui ressasse toujours la même chose ? J'aime bien suivre des chemins qui ne vont pas où je vais...

Au bout du compte, la polémique aura été inutile ?

P.-E.D. Non, bien sûr. Compte tenu de ce qui se passe actuellement aux États-Unis, à l'aune de la protestation contre le racisme systémique, la revendication a le mérite de faire comprendre qu'il est nécessaire de se réapproprier son histoire. Pourtant, la compartimentation dans les universités outre-Atlantique me chagrine, les Juifs s'occupent des *jewish studies*, les

Afro-Américains des *black studies*, les femmes des *gender studies*, c'est dommage. Je ne connais pas Amanda Gorman, mais son parcours paraît formidable. J'aimerais qu'une poétesse de 20 ans émerge ainsi en France. Et j'aurais apprécié que tous ces gens qui réclament de la traduire aux Pays-Bas ou en Catalogne citent un auteur africain qu'ils aient également envie de mettre en lumière ; ce qui me heurte le plus aujourd'hui, c'est que la littérature africaine soit si peu traduite. Comme celle de toutes les langues minoritaires, d'ailleurs.

Cela dit, la revendication collective pour la diversification des personnes qui traduisent est loin d'être illégitime. On sait très bien que, pendant des années, l'édition est demeurée un domaine masculin. Elle s'est considérablement féminisée et en est devenue beaucoup plus vivante. On a désormais affaire à des individualités qui nous offrent autre chose que notre propre reflet dans la glace. Pour moi, la traduction, c'est une traversée du miroir, même si je conçois que certains aient envie de s'y reconnaître : je comprends cette espèce de narcissisme du traducteur. Après tout, il faut une certaine proximité avec l'auteur. Mais il faut aussi une certaine distance pour construire le texte. Je me suis par exemple attaqué trop tôt à des écrivains qui m'étaient trop proches – Sylvia Plath, pour qui j'avais une affection débordante à 20 ans – et je me suis pris les pieds dans le tapis... Le traducteur est une sorte d'interprète, de musicien, de comédien. Relisons Diderot et son *Paradoxe sur le comédien* :

PIERRE-EMMANUEL DAUZAT publiera à l'automne une somme sur le contresens en traduction chez Arcadès Ambo.

on pourrait croire que le meilleur est celui qui met dans son jeu le plus de lui-même, de sa sensibilité. C'est tout le contraire : le grand interprète est celui qui joue la tête froide.

Qu'est-ce qu'un bon traducteur ?

P.-E.D. Suivant la norme, le bon traducteur serait celui qui croit trouver le sens tout de suite. Or je me permets de penser que celui qui ne trouve qu'un sens se trompe... L'intérêt, quand on ne comprend pas un mot et que l'on bute, c'est que surgit toujours un deuxième sens. On se rend compte alors que le sens unique est un sens inachevé, inaccompli ; une traduction doit ouvrir sur une œuvre, elle ne doit pas fermer. Un traducteur n'est pas un exégète ou un professeur d'université qui vous explique ce que vous devez comprendre. C'est quelqu'un qui vous fait une proposition de lecture, qui vous dit : voilà comment j'ai aimé cette œuvre et me suis laissé transformer par elle. On a oublié que le mot « étranger » était un verbe, aujourd'hui tombé en désuétude. Et pour moi, le traducteur est celui qui *s'étrange* – verbe pronominal. Le but est de devenir un peu différent de soi-même, par glissements successifs. Une traduction n'est jamais quelque chose de définitif, c'est un chemin, un moment, un passage. Si j'avais une devise à offrir à une maison des traducteurs, ce serait « *la branloire pérenne* » de Montaigne... À mes yeux, le traducteur est même une sorte de Sisyphe, qui arrive perpétuellement à l'échec. Mais, en chemin, il se fait les →



muscles, comme disait Roger Caillois en citant Paul Valéry : Sisyphe ne travaille pas en vain. Qu'est-ce qu'une traduction, finalement ? Est-ce fait pour fixer un sens unique qui mène d'un texte original à un texte d'arrivée ? Le but d'une traduction est-il de faire croire à tous les lecteurs qu'un auteur américain ou indonésien a écrit des tas de choses en français ? Non. Une traduction est réussie quand elle fait aimer un texte. Au point de donner envie au lecteur d'aller y voir de plus près dans la culture de l'autre.

La traduction n'a-t-elle pas tendance à gommer la différence qui nous trouble entre les cultures ?

P.-E.D. Les traducteurs ont aussi un côté jivaro, c'est vrai. Nous sommes des réducteurs de tête : tout ce que nous ne connaissons pas, nous le ramenons à ce que nous connaissons. C'est le risque de se saisir d'un texte dans une autre culture. La traduction n'est pas seulement une ouverture au monde, elle est aussi une fermeture : voilà le paradoxe. On

ramène tout aux règles de sa propre langue. J'assume de décevoir ceux qui ont une vision irénique de la traduction. Il est vrai qu'elle est un échange. Mais ce n'est pas mot contre mot, phrase contre phrase : c'est souvent un échange inégal. Par l'intermédiaire de ce que l'on appelle un phénomène de « traduction coloniale », qui se fait au détriment de la langue de départ. La traduction au cours des siècles a eu à voir avec le pillage, avec une pratique d'asservissement, mais aussi de résistance. On a toujours ce double mouvement dans l'Histoire. On présuppose que la traduction va aider les gens à se comprendre, or il lui arrive de les pousser à s'ignorer. Tout simplement parce qu'elle comporte un aspect nationaliste. Dans un pays où les francophones se battent contre le joug de l'anglais, l'historien canadien Jean-Marc Gouanvic a raconté une époque où l'on traduisait uniquement pour servir sa propre culture. Après les « belles infidèles » au XVII^e siècle – ces traductions qui remettaient les auteurs grecs et latins au goût du jour – toutes les traductions du XIX^e siècle, qu'elles soient de l'allemand ou du russe, ont été massacrées. Parfois même avec beaucoup de talent, selon une certaine idéologie de la traduction, qui n'était pas faite pour simplement favoriser la compréhension. La traduction offrait un côté exotique et s'employait à affirmer la supériorité d'une langue, et donc d'une culture sur une autre.

Quel rôle a joué la traduction religieuse dans ce débat entre ouverture et fermeture ?

P.-E.D. La question de la traduction religieuse permet de prendre conscience d'un invariant. Pour arriver à faire comprendre l'essentiel d'une culture, on est

« La traduction n'est pas seulement une ouverture au monde, elle est aussi une fermeture : voilà le paradoxe. »



À LIRE **James & Nora**, d'Edna O'Brien, traduit par Aude de Saint-Loup et Pierre-Emmanuel Dauzat, suivi d'une postface de Pierre-Emmanuel Dauzat, *Le Yiddish de Joyce (balbutiements sur une traduction)*, Sabine Wespieser, 13 €.

contraint à de nombreux accommodements ou accommodations, comme disaient les théologiens d'autrefois. L'accommodation est une théorie des Jésuites au XVII^e siècle. Mais saint Paul les avait devancés dans son discours sur l'Aréopage, en expliquant en substance aux Athéniens : ce Dieu inconnu que vous adorez sans le connaître, c'est le nôtre. Cette méthode, utilisée par les Pères de l'Église, a été systématisée quand les Jésuites ont essaimé dans le monde entier.

J'ai une passion pour la traduction biblique, car elle est le début de tout. Nos pratiques modernes de traduction ont été inventées à ces moments clés qu'ont été la traduction de l'hébreu en grec dans la Septante et celle de saint Jérôme en latin pour la Vulgate (voir p. 22). Avec l'idée qu'une Vérité était possible. De son côté, la tradition juive considérait que la traduction était une captation d'une tradition proprement juive, et que coucher par écrit le texte sacré était une forme d'idolâtrie. Le risque du texte traduit est d'aboutir à un sens unique, alors que pour les juifs la réinterprétation en permanence du texte est nécessaire afin d'être réellement à la hauteur de ce que Dieu attend de vous – un renouvellement que la structure de l'hébreu permet, mais que les langues de traduction n'autorisent pas.

Toutes les langues ne sont donc pas « égales » ?

P.-E.D. L'hébreu me fascine, parce que son vocabulaire est constitué à partir d'une racine trilitère – composée de trois consonnes, avec lesquelles on peut faire un nombre de combinaisons exceptionnel en ajoutant des voyelles et en les permutant. J'ai fait une étude sur le verset 126 du psaume 119, qui dit une chose et son contraire : il suffit de changer une voyelle pour transformer totalement le sens. La traduction de saint Jérôme – « *Il est temps d'agir pour Dieu, ils ont violé ta loi* » – devient : « *Il est temps d'agir pour Dieu, viole la loi.* » Quant à la traduction de Bossuet, elle dit : « *Il est temps d'agir, Dieu, ils ont violé la loi.* » Est-ce Dieu ou les hommes qui doivent agir ? Dans la tradition juive, le texte écrit permet de saisir tous ces sens à la fois. On peut lire aussi un double sens dans le passage où Job parle de la volonté de Dieu : « *S'il me détruisait, je continuerais à espérer en lui* », ou bien : « *S'il me détruisait, je cesserais d'espérer lui.* » En hébreu, on ne sait pas si on va continuer ou cesser d'aimer Dieu.

La traduction fige donc un sens ?

P.-E.D. Elle prive le lecteur d'une autre possibilité. L'hébreu est une langue qui laisse une grande liberté, toutes les langues n'incluent pas la même souplesse. Dans la tradition hébraïque, il y a près de 900 passages bibliques aux sens multiples, lesquels deviennent à sens unique dans les langues latines. Alors que les significations superposées laissent le texte très ouvert à l'origine. Et il ne faut pas croire que ce rétrécissement soit propre à la traduction de l'hébreu. Toutes les langues ont pour chacun de leurs



mots un champ sémantique particulier : des sens cumulés. Quand vous transplantez le mot « cœur » d'une langue à l'autre, vous n'englobez pas la même expérience. Puisque le cœur n'est pas le même organe dans la culture espagnole, française ou anglaise, suivant que vous ayez grandi avec Cervantes, Racine ou Shakespeare. Le traducteur a beau utiliser le même mot, le cœur espagnol, le français ou l'anglais ne battent pas au même rythme...

Le génie des langues est de toute façon très différent : il y a des langues qui peuvent dire plusieurs choses en même temps, quand d'autres n'en disent qu'une seule. L'hébreu est un bon révélateur, mais l'anglais aussi peut vouloir signifier plusieurs choses à la fois. Car c'est une langue qui a agglutiné des mots arrivés de la terre entière. Tout comme le yiddish, qui est une langue n'ayant jamais cessé d'immigrer – issue d'un hébreu mâtiné d'araméen qui a acquis des mots dans les pays germaniques, en Russie, en Pologne et a continué à vivre au Canada ou en Argentine. Et si j'évoque le yiddish pour qualifier l'écriture de James Joyce, c'est parce que dans une seule phrase de l'écrivain irlandais peuvent se répondre les échos de cinq ou six langues. Il avait l'oreille absolue et une écriture très musicale. Sa compatriote Edna O'Brien prouve dans son récit *James & Nora* que l'on a trop intellectualisé Joyce : il jonglait avec les mots en étant tout simplement attentif aux sons et à la sensualité de la vie.

« Quand vous transplantez le mot "cœur" d'une langue à l'autre, vous n'englobez pas la même expérience. Suivant que vous ayez grandi avec Cervantes, Racine ou Shakespeare, ce sera différent. »

Que deviennent les erreurs de traduction ?

P.-E.D. Profane comme religieuse, la traduction est un phénomène irréversible : une fois que l'erreur est commise, elle n'est quasiment plus rectifiée. Certes, les philologues passent par là, mais on ne corrige pas les conséquences. C'est ce que j'appelle la jurisprudence de la traduction, qui va de pair avec une paresse du contresens. Quand le contresens a été fait, il demeure. Avec sa vie propre. *La Descendance de l'homme* de Darwin est un titre trompeur en français... En anglais et en anthropologie, *descent* signifie tout à la fois l'ascendance et la descendance. Mais comme au XIX^e siècle on ne voyait pas trop ce que Darwin voulait dire – non seulement il avait inventé une théorie mais le vocabulaire afférent –, le traducteur a simplement calqué le titre anglais. Et tant pis si le français n'a qu'un sens et donne l'impression que Darwin va nous parler des enfants et petits-enfants, alors qu'il remonte aux débuts de l'humanité. Le texte n'a jamais été corrigé. En revanche, pour *l'Origine des espèces*, une critique très virulente a été faite *a posteriori* du travail de Clémence Royer, première traductrice pourtant très douée du livre phare de Darwin, car elle avait traduit « *élection naturelle* » : on lui a reproché d'avoir inventé une inflexion théologique. En fait, elle avait simplement utilisé le vocabulaire de son temps, car l'expression « *sélection naturelle* » ne serait introduite dans le *Dictionnaire de l'Académie française* que 20 ans après. Mais c'est la laïcisation de la société qui a fait du texte de Royer un contresens spiritualiste...

Comment considérez-vous la concurrence de plus en plus pressante de l'intelligence artificielle ?

P.-E.D. Même ultrasophistiquée, la machine fera des erreurs, pas des contresens... Elle n'a pas la subjectivité qui permet d'infléchir la traduction quand un mot a de subtils sens figurés. Elle imposera un sens, plus encore que le traducteur humain : donc elle fermera le texte. Autant pour un livre scientifique, la traduction peut se faire automatiquement sans grosse déperdition de sens, autant pour des textes d'historiens comme Michelet ou Braudel, chez qui tout est littéraire, il sera difficile de donner un sens poétique et pas seulement technique. Je ne crois pas trop à la supériorité possible de l'intelligence artificielle, car cela voudrait dire que tous nos propos sont stéréotypés – ce qu'ils sont en partie, mais tout de même ! On pourra me rétorquer qu'en musique on a créé des ordinateurs capables de faire des compositions, y compris de Bach : quelques-uns parmi les plus grands musicologues s'y sont laissés prendre. Mais la musique n'est pas la traduction. Passage d'un système conceptuel à un autre et d'une syntaxe à une autre, la traduction est aussi un art de l'interprétation. George Steiner disait même « *un art exact* »... 📖

INTERVIEW MARIE CHAUDEY

PHOTOS VIRGINIE PLAUCHUT/HANS LUCAS POUR LA VIE →